

L'ÉCHO DE PARIS

VALENTIN SIMOND
DIRECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE DU MATIN

VALENTIN SIMOND
DIRECTEUR

REDACTION et ADMINISTRATION : 16, rue du Croissant

(HOTEL COLBERT)

ABONNEMENTS

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
Paris.....	6 fr.	12 fr.	24 fr.
Départements.	10 fr.	20 fr.	40 fr.
Union Postale.	14 fr.	27 fr.	53 fr.

Publicité de première et deuxième page exclusivement aux bureaux de
L'ÉCHO DE PARIS, 16, rue du Croissant

ABONNEMENTS

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
Paris.....	6 fr.	12 fr.	24 fr.
Départements.	10 fr.	20 fr.	40 fr.
Union Postale.	14 fr.	27 fr.	53 fr.

LE CAFÉ CONCERT



TEXTE

DE

Georges Montorgueil

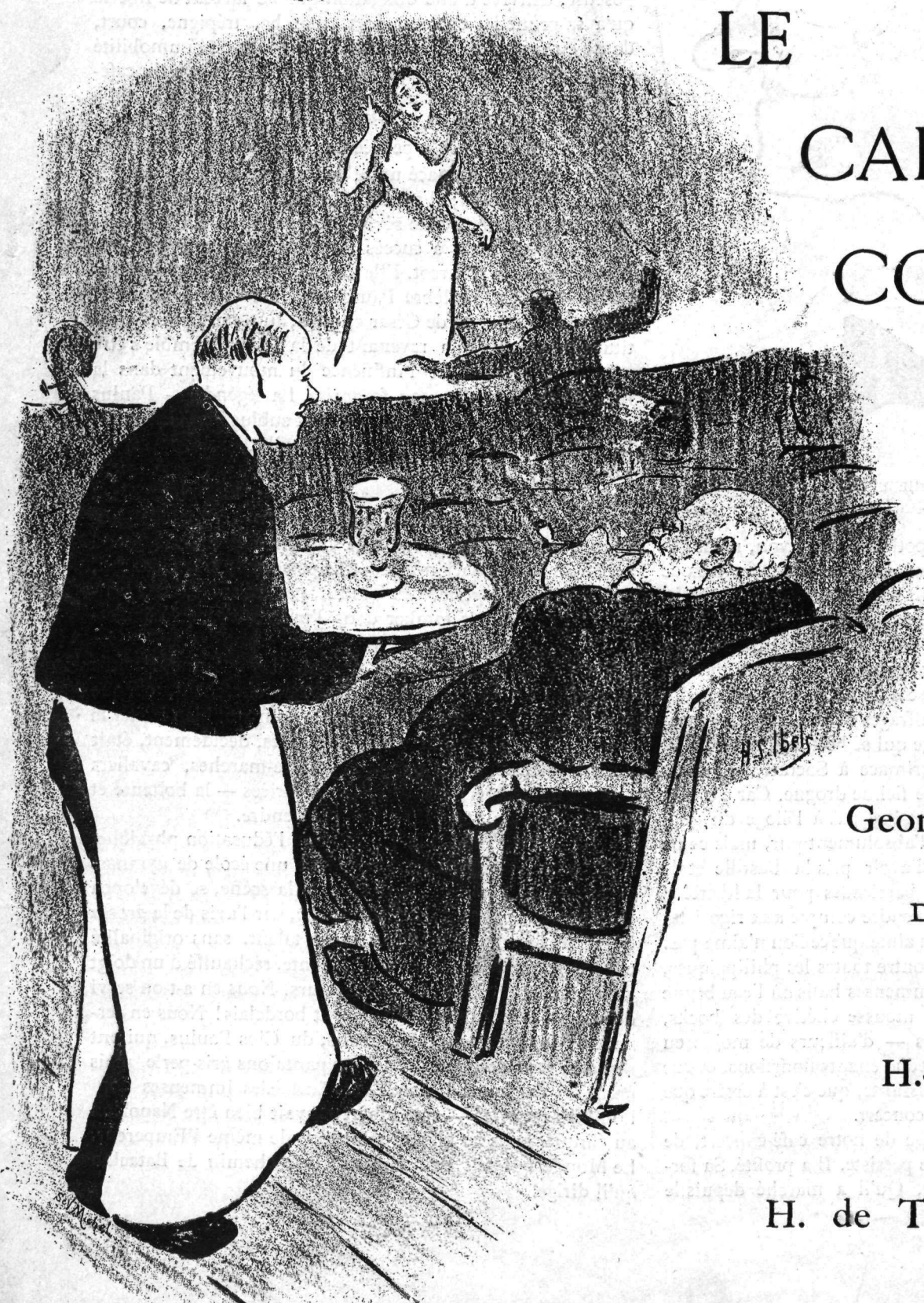
DESSINS

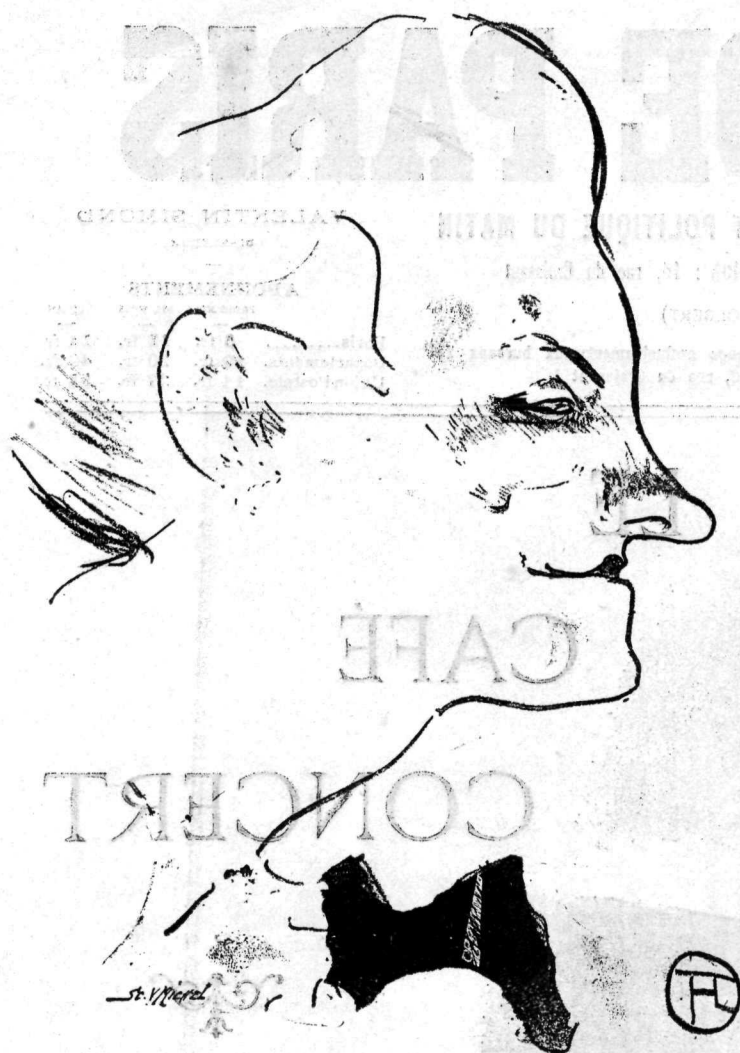
DE

H.-G. Ibels

ET

H. de Toulouse-Lautrec





YVETTE GUILBERT

CASSAIRE, maître apothicaire de Lyon, n'eut pas besoin de longues analyses pour confier au monde anxieux de connaître les propriétés du grain nouveau dont on raffolait, qu'il était astringent, tonique, excitant, digestif, fébrifuge, anti-soporifique; mais il fallait attendre près de trois siècles avant de savoir qu'il était aussi musical. Cette découverte aura été l'une des grandes pensées de notre siècle. Nous lui devons le *café-concert*. Les suffrages de la foule ont consacré la réputation de ce breuvage qui se boit jusqu'à la lie. Il eut sans doute fait faire la grimace à Socrate, qui avala cependant, sans sourciller, une fichue drogue. Car c'est un singulier mélange qui n'est peut-être pas à l'éloge du goût dans ce qu'on prête au goût d'absolument pur, mais ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir pris la Bastille et de s'être fait tuer sur différentes barricades pour la liberté si l'on ne pouvait pas, sans en rendre compte aux rigoristes moroses, mieux aimer ce qu'on aime que ce l'on n'aime pas. Le fait triomphant, et qui va contre toutes les philippiques, c'est qu'on s'empile dans ces immenses halls où l'eau brune édulcorée des mazagrans, la mousse chétive des bocks, l'eau-de-vie siroteuse de cerises — d'ailleurs de moins en moins distribués — s'entourent d'avenants flonsflons, et que la vogue en est à ce point grossissante, que c'est à croire que Racine passera avant le café... concert.

Trente ans, c'est environ l'âge de notre café-concert, de celui du moins dont la formule persiste. Il a profité. Sa fortune a été rapide et brillante. Qu'il a marché depuis le

Moka de la rue de la Lune et le Cheval-Blanc — devenu la Scala! Ce n'est plus le modeste estaminet aux faux airs de goguette, avec son unique piano-casserole que, parfois, Darcier s'accompagnant lui-même, tenait sans souffrir dans son orgueil; ce n'est plus la scène restreinte permise, jusqu'à Cornélie, aux seules toilettes de ville ou aux dames « en peau » vêtues de soie voyante, faisant la pose, toutes au salon, thèmes à banales facéties pour nos muscadins qui exprimaient — outre quelques naturels cris d'animaux — leur admiration: « Moi, je prends la Rouge — La Verte, veux-tu? — »

On a renoncé à l'exhibition, empruntée aux mauvais lieux, qui ne constituait pas le moins gros numéro du programme; les choses sont infiniment plus décentes. La poseuse, délivrée d'une obligation qui ne laissait de liberté qu'à sa prunelle, entre et sort, marche, trépigne, court, danse en ses jupes, s'effondre. Elle se venge de l'immobilité qu'elle garda durant les primes années innocentes du café-concert en se livrant à une chorégraphie épileptique qui a l'avantage de joindre à l'exposition du haut celle du bas, et qui rend mieux ainsi la pensée de ces jeunes personnes.

Un aliéniste a menacé notre génération de finir dans le sac des désarticulés; il sortait probablement du concert, le jour qu'il prononça cette sévère prophétie. Pour une bonne moitié, la chanson à succès de ce temps-ci relève du trémousseur de feu Charcot. Elle trépide. Elle a l'hystérie gesticulatoire. Notre célèbre Paulus, qui a retrouvé pour son compte la silhouette de César et qui a, au reste, failli reconstituer le césarisme en revenant de la Revue, semble s'être aperçu le premier de l'influence du mouvement dans la rénovation de la chanson française. La légende — Paulus a la sienne, comme tous ceux qui ont subjugué les Nations — la légende veut que Paulus débutant, exilé dans les paysanneries, ait été touché de la grâce, un jour qu'il vit se désarticuler les pantins d'Holden, aux mouvements essentiels et rares; il en conclut, avec la rapidité de son jugement — ce coup d'œil de l'Autre — que l'homme prendrait grand plaisir à voir les marionnettes en sa personne; et la Chanson, de la voix et du geste, dès lors fut, par ses soins, cette pantomime qui devait tomber dans l'outrance jusqu'à épuisement.

Quand l'astre de Paulus monta, il y eut une seconde d'émotion au concert. Tous ceux qui cherchent, chaque matin, qui, pour être originaux, ils pourront bien imiter le soir, demeurèrent bouche bée. Le succès, décidément, était à ces pirouettes, à ces marches, contre-marches, cavaliers seuls et imitations de claudications variées — la boiteuse et l'invalides. C'était tout un art à réapprendre.

Adeptes dissimulés de la Ligue pour l'éducation physique, il fit en sorte que la chanson devint une école de gymnastique. Par la sans-Bœuf! il arpenta la scène, se développa les pectoraux et partit du pied gauche, sur l'avis de la grosse caisse sentimentale, mais non sans talent, sans originalité consciencieuse, sans une voix prenante, réchauffé d'un doigt de Bordeaux qui trouva des amateurs. Nous en a-t-on servi depuis des contrefaçons de ce petit bordelais! Nous en servent-ils les nombreux Dubreuils, du Clos Paulus, qui ont son œil, ses rides, son front, ses pantalons gris-perle, mais point ses exigences illustres, ses fantaisies immenses dont l'univers est avisé — car Gobert pouvait bien être Napoléon au Cirque, mais ce n'était point tout de même l'Empereur. Le Monde qui suit Paulus a appris le chemin de Bataclan qu'il dirige.

Le mouvement était imprimé — un mouvement d'horlogerie. — Toute la troupe des Concerts de Paris en fut secouée. Ce fut pour cet art un frisson nouveau. Le concert dansa, galopa, gambada, quadrilla, sauta, tressauta, mais par l'effet de déhanchements intérieurs, mécaniquement, sans liberté, ni caprice, comme si s'organisait, sur la scène, la course aux canards de Vaucanson.

Ce qu'était le système Paulus? Avec un zèle excessif, Kamm-Hill l'allait démontrer. Outre les gestes et le débit appuyé; le laborieux parodiste, suant, soufflant, geignant, peinant, traversant gilets de flanelle et habit rouge, devait accentuer encore ce mécanisme de la diction gesticulatoire.

Employé modèle dont la chronique fit, par complaisance,

un jeune homme pauvre à la recherche d'une dot pour épouser l'héritière de son choix — il s'était découvert son talent très probablement dans la glace. Il en conclut qu'il possédait tout ce qu'il fallait pour chanter le genre nouveau. A ses dons naturels, il joignait une énergie supérieure et la conscience de pouvoir assommer un bœuf d'un coup de poing. L'expression de cette force se trahit dans des gestes d'athlète et sa voix de hérault. Cette chose ailée, légère, aérienne, la Chanson, il l'enleva, mais comme un poids de vingt kilos et comme à bout de bras. Le pénible travail! Il croyait avoir la méthode de Darcier, il avait celle de Marseille jeune. La Chanson surprise le regardait, — Petit chaperon effrayé du loup. Mais ces grands bras? Mais ces grandes jambes? Mais ces grandes dents? Et

lui, sa forte mâchoire en avant : « C'est pour mieux t'aimer, mon enfant, » Et les os frêles de la pauvre mignonne, sous les étreintes du rude mâle, craquaient. « Je possède la Chanson », disait-il. C'est possible, mais non sans viol. Conscientieux au vrai, souhaitant plaire, s'y employant de son mieux, il n'a que le tort de se fatiguer trop pour ne pas nous fatiguer un peu. L'effort et curieux toutefois et méritoire, mais il fait penser à Arnolphe. La Chanson, comme la gentille Agnès, lui en cite tant et tant qui la courtisent et sans gymnastique la possèdent : « Horace — c'est Mercadier ou Maréchal — Horace, avec deux notes en fait plus que vous! »

On lui doit tenir compte de l'intention, elle est louable.

S'il s'agit, c'est que son complet le mène. S'il se hâte, c'est qu'il suit une caravane d'Anglais. S'il se précipite, c'est que peut-être bien le pendu n'est pas mort. Il a ses raisons toujours, et ma foi assez adroites. Ses imitateurs n'en ont pas. Ils n'ont que le désir de se donner du mouvement. Il faut se remuer pour arriver à quelque chose, ils se remuent et ils sont tout étonnés — fiez-vous donc aux préceptes! — de n'arriver à rien.

La trépidation excitante a surtout gagné les femmes. On sait leur passion pour les exercices violents : elles la satisfont au café-concert, où elles ont transporté la balançoire hygiénique. Ce qu'elles chantent ne s'y prêtent pas toujours, mais c'est toujours leur plaisir. C'est parfois aussi le

nôtre. Au hasard des turlutaines, sur une musique tout en borborygmes — *tra la la la la la la!*... — la pétulante Duclerc exhibe des dessous. Oh! ces dessous. Ami, n'as-tu rêvé? Elle est reine du chahut à cette heure, et avec Nini-patte-en-l'air fait école. Beauté à l'ail, piquante et relevée du Midi — té, mon bon — comme la Rosière de Marseille, son émule, dans sa gamme, la note la plus élevée est de la lingère. « Peste, ma chère, tu as donc fait un héritage pour porter des pantalons pareils?... Les litiges parfois publics entre ces artistes et leurs couturières nous ont révélé le prix d'un talent qui s'applique à combiner la pauvreté des rimes avec la richesse des entre-deux. Le procès de Mme Ayraud fut des plus indiscrets. Nous avons appris que la chanteuse avait des chemises de foulard et des panta-

lons de surah onéreux. Elle avait jusqu'à « un moine céleste » facturé dix louis, qui intrigua les impertinents. Le moine était-il chartreux, capucin ou carme? Jamais plus beau linge propre ne s'étala en police correctionnelle. On visita sa garde-robe. « Monsieur, aurait-elle pu dire avec fierté, c'est mon répertoire! » Dans la revue, cette année-là, précisément, elle était en plage normande et c'était elle — ô ironie! — qui chantait les « petits trous pas chers »!

Cette lingerie est une nécessité. Connaissent-elles, au cours d'un couplet, quelle position elles prendront? Elles sont comme ces femmes prudentes qui craignent les accidents de voiture ou autres et qui s'habillent en se disant : « Sait-on ce qui peut nous arriver? » Elles sont si stupéfiantes, si



inattendues ! Et quelles poses clownesques ! Cette sensation qu'elles tiennent du clown est si nette qu'elles-mêmes, volontiers, adoptent pour coiffure le toupet du comique de la piste.

Ce n'est pas le seul toupet qu'elles affichent : il n'est pas mince celui de chanter sans voix et d'être souvent si brouillées avec le chef d'orchestre qu'ils ne peuvent tous deux s'entendre.

On en voit s'embarquer avec un bagage qui n'a pas payé cher d'entrée, si l'art a une douane. L'idée de chanter, comment cela leur vint-il ? Pour beaucoup, de nuit — non en écoutant chanter le rossignol qui les eût fait rougir par ses vocalises de l'indigence de leurs roulades — mais en soupant, au champagne, poussées de vins et dans la familiarité qu'autorise la coïncidence de la glace et du canapé. Échantillonnant les différents aspects de leur savoir-faire, elles s'essayèrent ainsi dans un refrain en vogue. Cela les impose et apprend qu'au moins avec elles quand c'est fini de rire, on peut chanter. Ces messieurs se le disent, et c'est une plus-value. Tout ce que Libert — l'un de ceux qui furent vraiment créateurs — compte de modèles salue l'esprit de ces ribaudes de « bravos, ma chère ! » qui plaisent à leur vanité. » « Non, mais où as-tu pris cette voix ? Exquis ! » — Un héritage de famille, mon ami : « C'est la voix de ma mère ! »

De ces propos, ne prenez pas ombrage, Diamantine, que Gilles de la Tourette guette à défaut de Gilles de Rais ; Polaire qui n'avez rien de la petite ourse, mais qui semblez avoir quelque peu perdu le nord. On vous verrait longtemps sans demander la toile, Nadège, Liovent, Derval, et sur vous, Fougère, on aimerait s'étendre. Vous avez la bonté de briller à nos yeux d'un éclat qui emprunte à vos diamants le plus pur de ses feux. Et nous serions bien ingrats de méconnaître le plaisir d'artiste que nous éprouvons à voir de jolies personnes qui courent la fortune en nous disant des chansons, quand elles pourraient si bien, dociles à l'avis du poète, l'attendre dans leur lit.

Rendons-leur grâce, au surplus : la littérature qu'elles patronnent n'est pas à dédaigner. Elle comporte un haut enseignement moral. Elle est la confession toute crue de la cocotte et se peut dédier à nos fils avant même qu'ils n'aient quinze ans. Ce qu'on lit de plus net, à travers les différents

poèmes qu'elles traduisent : c'est qu'il faut « du pognon ». Duclerc explique ces choses avec un entrain infernal, communicative et réjouissante, oh combien !

Allum', allume,
Mon p'tit trognon,
J'adore la galette
Et le pigeon.
Pour fair' ma conquête
Faut du pognon !

« Regardez-la passer, la gentille cocotte, le jupon retroussé, voyez comme elle trotte », arpentant le théâtre, aussi dévê-

tue que les inconvenances le permettent, très en maillot, très en brillants, et coiffée de monuments dont M^{lle} Valti a surveillé et un peu créé l'architecture. De nombreuses Naya sont autant de têtes sous le même chapeau. Cette coiffure Directoire se complète d'une robe à la Grecque, ouverte à la Tallien sur la cuisse. Naya ne se trémousse point, elle exhibe simplement un peu de jambes en son costume rose et gris de bergère — il pleut, il pleut, ramène tes dindons. Sur son carnet, elle prie qu'on s'inscrive : « Monsieur ?... Monsieur ?... » Et les noms volent à travers la salle. N'admirez-vous point le symbolisme de cet art. et comme tout de suite cette si aimable invite remet chaque chose à sa place et l'exprime par son nom ?

C'est par là que le café-concert est une école de mœurs. Les philosophes qui en ont parlé avec amertume vous ignoraient, Naya, Lidia, Valdi, Novoli et *tutti quanti*. Vous et toutes celles qui obtiennent, ayant des pierreries et du linge, d'indiquer le but, en traduisant de surcroît

leur état d'âme. L'Athénée est fermée, l'École lyrique de la rue de la Tour-d'Auvergne tombée aux mains d'un charbonnier, et les Folies-Marigny balayées, avec les feuilles des vieux automnes des Champs-Élysées et la jeunesse de Blanche d'Antigny. Plus de temple pour les vestales qui, plus touchées des feux impurs que du feu sacré, cherchent l'apothéose de la lumière élyséenne au théâtre. Le demi-monde a suivi la file. Les charmeuses d'hommes ont voulu connaître l'ivresse des bravos : la seule qui leur fut inconnue. Elles ont obtenu de monter sur les planches, et ce fut un beau jour que celui où Guy, Gontran et Gaston plastronnèrent dans les loges en l'honneur de Fanny Robert.



PAULUS

Elle s'était senti un béguin, pour le théâtre et sans aucune préparation, pimpante et gracieusement parée, elle prit le sceptre de la revue et pas trop guindée, dans sa robe féerique à traîne, elle nous présenta successivement, en de petits couplets anodins, l'Allumette chimique — une petite rousse — qui ne prend pas toujours quand on la frotte, et le Panama — une grande blonde — qu'on ne finissait pas de percer.

C'est une noble pensée que de s'acharner à ne devoir sa vie qu'à son travail. Le bel exemple donné par Fanny Robert ne fut pas stérile. Beaucoup s'arrachèrent à une oisiveté amoureuse pour se soumettre au labeur fatigant du théâtre. Elles s'appliquèrent à l'étude de quelques couplets et, avec le plus profond sérieux, se plièrent aux multiples exigences des répétitions et représentations. La plus laborieuse fut, en ces travaux scéniques, Émilienne d'Alençon — ou plutôt simplement Émilienne, car elle partage, avec Sarah, Yvette et Joséphine de Beauharnais, l'orgueil d'être populaire rien qu'en prénom. Elle chercha sa voix longtemps : c'est le lapin qui a commencé. Elle le dompta. Elle dompta ensuite des éléphants. Elle parut dans maintes revues, se reprit aux jeux de l'amour et du hasard, pourchassant la veine, flirtant avec la mode, subjuguant Trouville, qui n'avait d'yeux sur la plage que pour les chaussettes dont elle proclamait le grand chic. Elle revient collaborer, pour la grâce de son profil ingénu et l'impeccable perfection du reste, à la pantomime dont le bal des Quatrez'-Arts fournira, aux Folies-Bergère, le thème croustillant.

On peut n'avoir ni titres d'emprunt, ni Mécènes sérieux et posséder ce don, qui peut-être, après tout, a encore son prix : l'art de chanter, qui est aussi l'art de bien dire. On cherche loin l'originalité du geste, du costume, de l'attitude, et l'on a raison, si l'on doit rencontrer une silhouette curieuse ou une grimace à peu près inédite, mais l'artiste fine mouche n'extravague point. Elle entre en scène tout bonnement, et comme elle est musicienne, elle n'attaque ni trop tôt, ni hors du ton. Elle se fait écouter, car sa voix est de qualité suffisante ; elle a l'esprit de ce qu'elle chante et son goût lui indique l'art délicat des nuances. Elle a des gants blancs ou des gants noirs, et elle est coiffée comme il lui plaît, car les cheveux ni les gants ne donnent pas du talent à qui en est privé. Elle s'appelle Judic ou elle s'appelle Yvette et les braves partent tout seuls.

Ce dont on ne se persuade jamais assez, c'est que la chanson exige, avant toute chose, d'être dite. Tout le jeu est dans cette diction qui se passerait volontiers de gestes et qui se paie à peine de mimes. Seulement, ce genre ne souffre point la médiocrité et c'est pourquoi tant de prétendues diseuses sont insupportables. Elles roucoulent sur le rythme banal des romances puériles ou graveleuses en trois chapitres ou en quatre couplets qui forment le fonds de ce répertoire auquel Duparc, qui, elle, a du mérite, a attaché son nom. Il a quelque peu vieilli, ce répertoire Duparc.

M^{lle} Brébion, brune et potelée, l'œil limpide et noyé de candeur, de sa voix zézéyante de petite fille, qu'accompagne la contorsion d'un joli bras qui se lamente, marche dans ce sentier rempli d'ivresse. Mais elle est de la race de la Grande Duchesse et tous ses refrains sont pour dire : « Ah ! que j'aime les militaires ! » Elle sait les histoires de garnison dont ils sont toujours les héros récompensés. Elle les conte avec une ingénuité martiale et une joliesse cavalière un peu enfantine. Dans les revues, on la coiffe d'un képi galonné et sa jupe qui s'ouvre sur un maillot est à demi-close par une dragonne

d'or. Elle adore imiter la charge, tirer d'imaginaires petites moustaches de sous-lieutenant et faire le salut militaire. Parfois, redevenant maternelle, elle se penche sur les « anges » que sont nos enfants. Ils crient comme de beaux diables. « C'est pour avoir, dit-elle, du bon lolo que maman a dans ses bouteilles. » Le corsage est plantureux et les bouteilles se voient. « Régalez-vous, petits gourmands », dit-elle, tournée vers les loges. Et l'on se prend à songer aux maternités galantes des vignettistes du siècle dernier, aux gracieuses mamans de Debucourt, dont la gorge était nue, à deux fins.

Le sein est l'un des amusements favoris du café-concert. C'est un sujet inépuisable de plaisanterie et d'intérêt. On chante les vrais, on chante les faux, on les chante fermes et jeunes, on les chante égarés et avilis. Paulus les illustre d'une polka. Et comme on ne respecte plus rien, on les appelle tout à trac des « nichons ».

La joyeuse Bonnaire — cette réputation solide — les traite en fétiches ; elle les honore partout. Les grasses histoires qu'elle débite avec sa belle humeur contagieuse et sa gaieté de boute-en-train qui s'essouffle pourtant, à la longue. Tous les couplets faits à sa mesure, sont une niche pour les seins. C'est un effet qu'elle connaît certain, elle se garde bien de le perdre. Au reste, tous les Rubens des planches exploitent l'avantage des copieux estomacs et les coq-à-l'âne sur les avant-scènes sont monnaie banale. Il y aurait une étude à faire sur les mille et une façons de parler des nudités de gorge au café-concert. Il n'est thème plus abondant, plus riche, et plus varié. Ce n'est plus la Muse, c'est l'amusette. « Ah ! que j'aime, chante Chebroux, ces amusettes-là ! »

C'est un plaisir récent. Dans l'antiquité, encore que les Vénus de Milo ou d'ailleurs n'avaient rien à redouter de la comparaison, fût-ce avec Méaly ou Mariani, on dédaignait, nous expliquait-on l'autre jour à l'Académie des Inscriptions, ces accidents qui, depuis, ont donné aux humains tant de distraction et au café-concert toute une littérature polissonne... « Elle est en fer », dit Dufay, en frappant sur sa robuste poitrine avec les gestes peuple qu'elle a empruntés à Thérèse et à la bonne grosse Demay, trop tôt enlevée à la tendresse de Renan charmé de la voir casser des noisettes en s'asseyant dessus.

Les hommes ont la scatologie, tout ce qui « en est », dirait Volange. Une pudeur — probablement la dernière — prive le répertoire féminin de cette source de joie. Souhaitez que le plus longtemps possible les jolies lèvres nous épargnent l'aveu des turpitudes de notre misérable esclavage. Elles ont mieux à dire. Voyez-vous la grasse et blonde Thibault, qui a les plus belles épaules du monde, s'égarer dans le dédale de telles insanités ! Si elle a quelque gravelure à sou-



OUVRARD

ligner, c'est qu'elle parle, délicate et maniérée, des amoureux et de ce qui les occupe. Fidèle à la vieille romance roucouillante et pigeonnarde, elle a dans son répertoire quelques couples de ramiers sous bois et des sentimentalités que



ABDALA (Scala)

sa bouche en cœur fleurit d'un sourire. « Si vous le vouliez ô Mademoiselle, nous irions tous deux dîner à Meudon... » Elle tient l'article de Paris : genre banlieue et dimanche d'été; les petites ouvrières, volontiers, viennent à son école apprendre la romance classique, avec ses dîners sur le vert gazon, les enlçantes causeries, les doux rêves bleus et l'infidélité finale. Car ces coquins d'hommes sont bien toujours les mêmes... Enfin, pour être bref, qui dit Thibault dit Duparc — l'autorité en moins, quelques diamants en plus.

III Et de sa suite sont encore cette ébouriffée Lekain, cette blonde arrivée d'on ne sait où et qui triomphe par on ne sait quelle grâce mignarde où si peu de voix éconômisée avec mesure produit une sensation ravissante — mais dans une unique gavotte, toujours, hélas! la même. Micheline, toute jeunette, nous entretint de l'espoir qu'une étoile se levait. Mièvre et chatte, de soupirer elle avait une si agréable façon...! La pantomime l'a depuis, avec Mendès, très dévêtue, et à peu près nue, troublant le flâneur qui bote le nez aux éventaires, on ne sait trop si elle chante ou, sans rien dire, ne se borne pas plutôt à enchanter.

Le bataillon de ces diseuses « genre Duparc » n'est pas le moins agréable du café-concert; il lui manque seulement l'originalité. Puis cette musique est affreuse. Un air toujours le même, sempiternellement veule, canaille, relavé, revient et nous obsède de sa banalité geignarde.

Ce fut peut-être la cause du succès de ces vendredis classiques où M. Sarcey goûta les ultimes satisfactions d'une tendresse qui n'a jamais caché sa fidélité au pont-neuf. L'idée était heureuse d'offrir dans une salle parisienne, une fois la semaine, l'hospitalité à ce qui avait été la chanson de nos pères. Nier ses mérites — on le fait — c'est manquer d'équité. Le choix offre un ensemble qui a bien sa valeur littéraire. C'était un maître que le vieux Béranger; la mine est riche des couplets où peuvent puiser ceux qui, en un coin de leur mémoire ou de leur bibliothèque, ont Colman, Dupont, Désaugiers, Nadaud dont la finesse bonhomme et la malicieuse gaieté survivent à leur créateur, d'hier au tombeau.

Le retour, par d'agréables sentiers, à la vieille chanson — dont Eugène Baillet est le scolioste — n'a pas révolutionné le genre : il s'est localisé, comme un accident, à l'Eden-Concert, où il se produisit. Tout au plus signala-t-on ce réveil par une querelle imitée des anciens et des modernes. On agita le « grelot de Collé » et l'on but l'ivresse des nobles disputes « dans le verre de Panard ». Et l'on en fit entendre de dures au vieil amant de Lisette. C'étaient les nouveaux qui menaient la campagne — fils ingrats — contre leurs pères — car on les défie bien d'établir que la plus réaliste chanson n'a pas dans ses veines un peu du sang de ses aïeules de France.

Leur chanson, libre, irrespectueuse, très espiègle, était née au cabaret littéraire, dans la salle de garde des hôpitaux,



AVRIL (Folies-Bergère)

à la sortie de l'École de Droit. La chanson de l'Empire, débraillée et canotière, qui avait été bâtarde et chahuteuse avec Thérèse — tout en gueule, elle musclée, solide, hanchée crânement, vivandière du dernier bataillon im péria



LIBERT (Scala)

(Libert) caricature

— se transmuait. Les *Gardeuses d'oies*, les *Femmes à barbe* les *Pompiers de Nanterre*, tout ce pittoresque de foire provinciale était métamorphosé en un macabre sceptique et dolent, railleur à froid qui attendait son interprète — quelque candeur profondément vicieuse. Et la nouvelle Thérèse souhaitée, à propos parut : mince, pâle, point gesticulante, engainée dans une robe à la Besnard d'une note d'art tout à fait... Comment la nommer ? On cherchait : « Fin de siècle ! » dit-elle.

Ce que l'on chante au café-concert n'est pas si indifférent que beaucoup d'étoiles le supposent. Un répertoire intelligemment choisi donne quelques privilèges. Le triomphe fabuleux d'Yvette Guilbert est fait de deux parts : son propre talent si en dehors, sa voix mordante, son entente du costume, son air gaiement funèbre qui est la dernière forme de notre rire, mais l'autre part est son répertoire. Elle a chanté autrement et elle a chanté autre chose. Elle s'est faite la muse des pince-sans-rire, la traductrice d'une humour très singulière, spleenétique et immorale ingénument.

Un des travers de Thérèse, qui nous est revenue et qui a été saluée avec une grande honnêteté, c'est de ne jamais s'être convaincue qu'il est bon d'avoir quelque chose à dire. « Mais, faisait-elle remarquer finement à ses fournisseurs, si vous mettez de l'esprit dans votre chanson, qu'aurai-je à y mettre, moi ? » Les dindons qu'elle gardait, laitout lalaire, lui suffisaient comme part de collaboration. Cependant, elle

n'eut pas à se plaindre de cette litanie *A la Terre* qui fut, grâce à Jouy, les derniers feux de son astre qui se couchait.

Deux artistes, de celles qui, au firmament du coucert, occupèrent une place privilégiée, auront pu céder à la fantaisie mélancolique de revenir, après vingt ans, sur la scène de leurs premiers efforts. Mais tandis que Thérèse — gagnée par la douceur de la cinquantaine, en réapparaissant à l'Alcazar — panachera son célèbre répertoire de refrains moins canailles, se faisant, gagnée par un art plus attendri et plus discret, une physionomie si différente de celle qui avait révolutionné les dernières années de la féerie impériale, Judic, elle, nous reviendra pareille à la Judic des primes années.

On ne l'attendait point à l'Eldorado sans une



EDMÉE LESCOT



MARIUS RICHARD (Scala)

certaine crainte, nuancée d'une sympathie un peu humiliante. Était-ce le lot de ces triomphantes, de ces charmeresses, de connaître, vers la fin de l'apothéose, l'obligation des tâches ingrates ? La Judic des théâtres revenant à l'humble tréteau d'origine, quelle impression douloureuse ne donnerait-elle point ? N'allait-elle pas accuser, dans le répertoire suranné de son enfance, la distance qui nous en séparait ! On éprouvait ce malaise, cette angoisse de l'amitié soumise à la rude épreuve des affronts possibles. Tout Paris, pour sa rentrée, était là. Elle fut annoncée. Il se fit un grand et religieux silence. Elle parut...

Un peu épaissie, peut-être, mais l'embonpoint n'est pas pour déplaire quand il n'atteste encore que la chaude maturité ; elle était, de visage, aussi exquise qu'autrefois. Elle avait toujours son doux sourire, et l'expression affable et spirituelle du regard qui est chez elle tout charme. La voix avait-elle conservé toute la pureté de son cristal ? Les musiciens dissertaient, sans doute, sur ce point, mais le public, subjugué, l'écoutait et se laissait aller au plaisir du plaisir, sans la contrainte pédante de l'analyse. On la nomma, un jour, « l'École des mines ». Le mot est heureux. Elle n'a pas perdu cet art de dire qui s'accompagne des jeux de physionomie, des gestes sûrs et simples, et d'inflexions de voix d'une richesse et d'une variété profondes. On lui demandait la définition de son talent. Elle s'en tira avec infiniment d'esprit et commenta d'un trait juste son art : « Tout peut se dire, répondit-elle, seulement il y a manière. »

C'est cette manière qu'elle a et que personne n'a comme elle, l'idéale chatouilleuse, qui sait les points précis et la durée, et qui ne trouve pas de rebelles. On ne résiste pas à cette science consommée de faire entendre tant de choses ou plutôt de les faire sous-entendre. Cet art qui n'apprécie pas,

qui simplement souligne, nous séduit par cela qu'il réclame notre collaboration. Quand la situation est risquée, l'artiste ne parle plus ; son œil dit : « Comprenez-moi » et nous lui prêtons les mots qui manquent ; et l'image qu'elle veut créer surgit en nos esprits, enchantés de la saisir. C'est un miracle d'audace, que l'un de ses couplets de la chanson de la *Mousse* ; il est son monopole. Quelle femme autre qu'elle, sous peine de choquer, l'oserait entreprendre ? Il faut la charmante pudeur de M^{me} Judic pour être impudique à ce point-là.

C'est l'avis de la Censure. Elle est sans rigueur pour cette fine diseuse qui a sa poétique et sa morale. Elle est vertueuse à sa manière. Les idylles qu'elle traduit, on sait comment, s'achèvent toujours le mieux du monde. On se marie et l'on a beaucoup d'enfants. On se permet trois couplets durant de piquantes privautés, on s'embrasse, on glisse sur la mousse, on s'endort dans les foin, mais au quatrième couplet on va chez le maire. Et l'on a un enfant pour le bis. On sauvegarde ainsi la morale et les bonnes mœurs. Maintenant, il se peut que ce romanesque ait induit en erreur de pauvres filles qui se seront aperçues que toutes les chansons, dans la vie, n'ont pas autant de couplets que dans le répertoire de M^{me} Judic, et que, parfois, elles s'arrêtent, pour la confusion de l'amoureuse, au couplet des foin.

L'hyménée n'est plus, de nos jours, une obligation stricte. L'ancien répertoire de Judic, menue monnaie de *Monsieur, Madame et Bébé*, se modifie, et Judic elle-même songe beaucoup moins qu'autrefois à marier le monde. Yvette, qui lui succède, bien moderne, bien vivante, épouse peut-être au quatrième couplet, mais au cinquième, comme en le *Fiacre de Xanroff*, commode à l'adultère, *hop la la ho la dia hop la !* elle donne cent sous au cocher qui écrase son mari.

La Muse Montmartroise, irrespectueuse et sceptique, contribue à balayer quelques lieux communs vertueux sans assez sortir d'un monde interlope. Elle a présidé à l'éléva-

tion d'Alphonse et de sa marmite. C'est encore une variété de l'ancienne idée romantique. Bruant, plantant le drapeau sur les hauteurs chatnoiresques, a exalté, au courant de ses rondes, inspirées d'un indicateur des rues de Paris ; — voyez La Chapelle, Saint-Ouen, Montmartre, Montparnasse, Grenelle, La Glacière, le Bois de Boulogne — la pierreuse qui fait les cent pas devant son cabaret, et le cadre terrible sur lequel sa maigre silhouette se détache. La cou-

leur arbitraire de la crapule se rend plus facilement qu'on ne le suppose ; Durandeu et Monnier l'ont prouvé en des dialogues d'une intensité réaliste exacte. Le Théâtre de la rue de la Santé, bien avant notre café-concert, a connu des couplets qui étalent la philosophie des « petits-hommes » et des filles. Ce n'est pas un art si viril qu'il en a l'air, qui consiste à faire parler cette aimable société et à lui prêter des sentiments ignobles et très ingénus. Mais M. Bruant, doué d'une vigueur d'expression peu commune, et d'une originalité évidente, a pu condenser, en des chansons d'une belle allure populaire, l'âme complexe et louche des fauves.

On subit l'ascendant de ce romanesque sans résistance. On revoit ainsi volontiers Fantine, car c'est elle qui nous revient sous la caution réaliste de M. Bruant. Cette silhouette s'est incarnée. Elle s'est appelée Eugénie Buffet. Elle a plu au Concert, Nini, pour sa couleur et son

accent si vrais, sa lente promenade, le nez au vent, la face peinte et violacée protégée par le fichu des faubouriennes, les mains dans les poches d'un jupon sans élégance, l'œil étincelant et la voix traînarde. C'était bien la chienne de carrefour. Elle a dit la chanson de la pierreuse, les misères de l'état, la tristesse des attentes menacées de la rousse, ses nausées et les rebuffades de l'homme. Parfois cherchant une excuse : « C'est pour la p'tiote », disait-elle d'un sourd accent qui peignait, autour de l'amour maternel, la haine montant sa garde.

Elle nous apporta une satisfaction, cette diseuse canaille



MARCEL LEGUAY

et tragique; mais pourquoi, succombant à la tentation d'un cabotinage malheureux, après la pierreuse d'une couleur si juste et si sobre, venait-elle, détruisant l'impression produite, rompant le charme, glaner en chemise de soie jaune (cabotine si tellement) quelques-uns des bravos qu'à pleines brassées moissonne Yvette ?

Bruant, que pense-t-il de cette erreur chez l'artiste née de sa poésie ? Car il est metteur en scène impeccable. Et ce n'est pas seulement le couplet qu'il met en scène, avec autant de minutie que de ficelles, c'est son art tout entier, c'est lui-même. Chanteur quelconque, jadis, il racontait l'histoire de la *Puce*: « C'matin en m'habillant, j'sentis un picotement, c'était une petite puce », et celle de la dent de sagesse, qu'il valait mieux faire plomber que de faire arracher, et d'autres vulgarités, il songeait à s'évader d'une scène trop étroite pour son ambition.

Rude gars, énergique, ayant gardé le parler lent et madré du paysan matois, le profil hostile, dur, tenant du chouan, du prêtre et du cabot, il rôda par là vers les hauteurs. Il chantait: « Je cherche fortune, autour du Chat-Noir, au clair de la lune, à Montmartre ». Il la trouva, la fortune, dans le cabaret quitté par le seigneur de Chatnoirville, qui s'exilait en sa proche hostellerie, préface de son manoir et de ses terres.

Le metteur en scène Bruant régla la pièce, qui se jouerait au *Mirliton* pour les commis-voyageurs en bordée et les grandes dames en débauche. Il se dessina un costume, invariable: bottes de moujik — déjà ! — veste de velours, gilet breton, foulard cramoiisi et feutre à bords géants, d'où tombaient ses cheveux plats. Tout un programme ! Il mit dans son jeu comme atout l'impertinence qui avait réussi à Ramponneau. Il édicta qu'en son cabaret, tout entrant y serait cravaché d'insolences, humilié, bafoué, courbé sous le joug d'un despotisme grandiloquent. La cohorte de ses buveurs fidèles brimerait d'un refrain de grossière bienvenue — « Oh ! c'te gueule, c'te gueule, c'te binette ! — toute femme qui se hasarderait en cette compagnie. Où Salis, obséquieux mystificateur, eût dit « Mon prince ! » il dirait : Ce mufle-là ! » Où l'autre s'inclinait, très bas, chambellan de Cour, il se redresserait, les mains dans les poches et le regard durement dédaigneux. Parfois, il consentirait à chanter : « Taisez *don* vos gueules, vous *autes* ! quand *ai-je* chante ! » Et dominateur, debout sur une table, d'une voix tendre à la fois et rosse, se dandinant, avec des effets de hanche, il martellerait ses plaintes, vraiment très bien !...

Il a fait ses affaires, il est populaire, il est riche. Il a une ferme vers la butte et dans sa cave un bon petit vin blanc qu'il débouche volontiers, pour les camarades de derrière les fagots.

Le type en valait la peine. Il enrichit la collection montmartroise, où Marcel Legay jette, non loin de lui, une autre note pittoresque. Ce bon Legay, enfant joyeux de la libre bohème, curieux et naïf, rapsode des repues franches, amoureux de sa musique et parfois trouvant, comme pour les *Corbeaux* de J.-B. Clément, des accents vraiment superbes ! Où alla-t-il chercher la combinaison de son personnage ? Il a pris à Lisbonne son pantalon à la houssarde, à Déroulède sa redingote, à Béranger son gilet, à Dailly son chapeau, à Jésus-Christ ses





BLOCH (Scala)

cheveux, et il en a composé Marcel Legay. Cette silhouette truculente et sympathique colporte les essais originaux de *Toute la gamme* et fait une incursion vers le grand art, avec de la prose en musique. Legay vous ouvre un livre au hasard, et Reyer, Samuel Rousseau ou Massenet n'ont qu'à bien se tenir. Notre rapsode, qui a donné à la rue l'*Heure du rendez-vous*, poursuit, incorrigible noctambule, sa carrière en tout caprice, chantonnant sans le moindre souci d'économiser une voix généreuse et chaude dont un peu d'éclat est resté à peu près dans tous les cabarets où la Muse montmartroise, si bonne enfant, vadrouille.

Cette Muse a de nombreux nourrissons, qui ont essayé d'apprendre si le soleil du concert luisait pour tout le monde. Timidement ils se sont mêlés à la foule des cabots — d'ailleurs volontiers cabots eux-mêmes — qui avaient appris au Chat-Noir l'art de dire en public les chansons qu'ils avaient faites. Pourquoi pas ! quand le talent d'écrire se double des moyens de l'interpréter. Toute traduction à ses traîtrises : on supprimerait la trahison en s'interprétant soi-même. En le monde officiel, Paul Marrot, Masson, Jouy, Mac-Nab — inoubliable expression d'humour — Meusy, Pradels, ont appris la ficelle du comédien, mais Meusy seul l'a exploitée, à la bonne franquette, correct comme un employé d'administration, le lorgnon à cheval sur le nez, la barbe gardée — car la raser, c'eût été signer sa déchéance d'homme libre. Il se produisit « dans son répertoire ». Un répertoire aimable, de bonne façon, sans exagérément accrocher, mais sans rien qui éloigne, qu'on attend qu'on réentend ; petite Muse agréablement piquante, peu agressive et ne frondant que pour le rire, selon un procédé plus près du Caveau que du Chat-Noir.

C'est une mode qui est appelée à renouveler le programme

du concert que le chansonnier « dans ses œuvres » ; mais quand, pour cet exercice, un autre Nadaud surgira-t-il ? Car d'aucuns sont venus au trou du souffleur soupirer des romances qui étaient navrantes ! Le mieux est le talent d'un Xanroff, d'un Donnay ou d'un Jouy au piano, sur la scène, sans orchestre, qu'exceptionnellement. Fragon, diseur, lui, et non auteur, procède ainsi et sa vogue s'affirme. On se le dispute, ce garçon. Il est, au reste, plaisant. Il dit bien, sans cabotinage, comme on dirait dans le monde, tantôt s'accompagnant, tantôt accoudé au piano, négligemment. Un accent de terroir, un accent anglais, le sert à miracle dans des imitations. Il y a là une indication pour un genre qui se cherche.

Elle est vieille et si diablement usée la corde que tirent les anciens victorieux du café-concert qui, sans voix, suppriment la peine de chanter et ne sont plus que des saltimbanques. Ils disent le boniment, pitres plus au moins heureux. La volubilité du débit chez Perrin, cette mémoire stupéfiante qui dévide le récit comme une machine, est peut-être ce que ce système de traduction offre de plus original. Sans compter que Perrin — émule du légendaire Christian — est l'un de ceux dont le goût est le moins rarement en faute. Le débit précipité, à toute vapeur, étourdissant, qui fait, l'on sait combien de coq-à-l'âne et de calembours à l'heure, arrive par cette rapidité vertigineuse, à l'effet nerveux voulu. On rit quand le monologue à la course s'arrête, sans apparence d'essoufflement — pour dire n'importe quelle drôlerie du trésor des bons mots à trois cents pour un sou — on est conquis, mais — si ce n'est Régiane ? — qui marche sur les traces du vieux Perrin ?

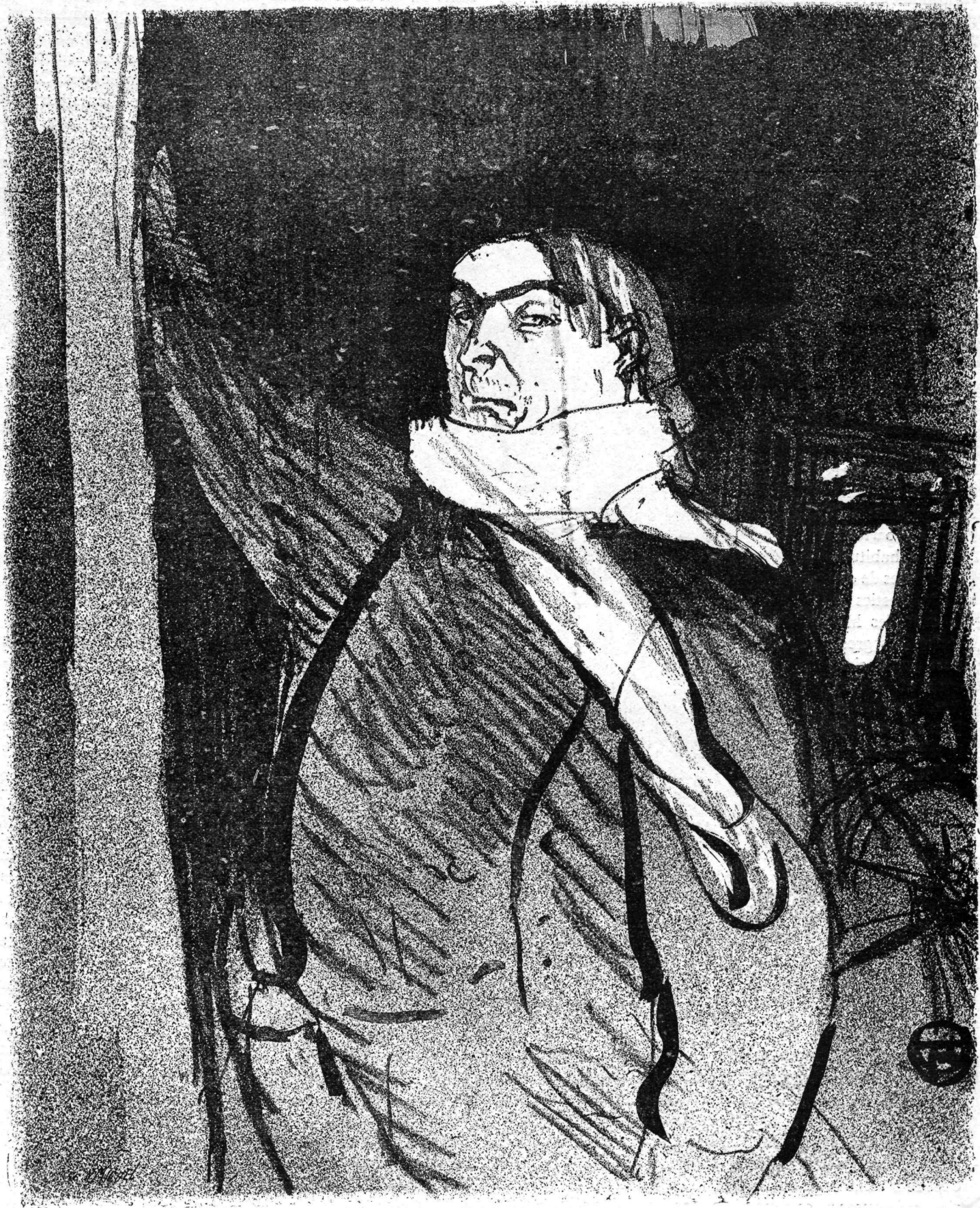
Ses copains affectent d'être lents et trainards. Ils ont le parler faubourien et canaille, tout disposés à incarner —



MARY HAMILTON



KAM-HILL (Eldorado)



BRUANT

avec quelles délices ! — la fine fleur de la société française. Ils savent de l'argot tout ce qui est nécessaire pour l'exercice de leur profession, qui consiste à monologuer sur un ton de psalmodie, avec quelques mesures d'orchestre, qui justifient le concert. Un lointain souvenir de la *Chanson des Gueux* et le dictionnaire des *Rimes vertes* ont permis à leurs auteurs de leur apporter ces chansons de lisière qui ont bien tout l'air, pour le fond et le style, d'avoir été confectionnées dans les prisons.

On n'a pas toujours cette philosophie menaçante et l'on est plus volontiers ronde-bosse et rigolard. On incarne des Thomas Vireloque sans profondeur, cyniques qui vivraient comme Diogène s'ils n'avaient horreur des tonneaux vides, mais à quel monde appartiennent-ils ? Quelle opinion ont-ils ? Ils sont vagues. Ce sont des purotins qui se la coulent douce, habitués des soupes de caserne, loustics de la cour des Miracles. C'est gros, c'est gras, c'est épais et ça sent fort. Mathias et Reschal ont de la bonne humeur là-dedans et ça passe. Ils n'ennuient pas avec leur « si que l'on serait puce, ou poisson ou mouton, si qu'on serait des bêtes au lieu d'être des gens, on ne paierait pas de termes au propriétaire » — et mille abra-cadabrances « d'innocents ».

Ils ont, sur le monologuiste des salons, l'avantage de costumes plus pittoresques. Le modèle de l'emploi : c'est Mes-Bottes. Va pour Mes-Bottes ! Plébins ne vise pas au delà : c'est le loustic qui divertit l'atelier et qui vous l'envoie au dessert. Hein, c'est-y touché ? Mince qu'on rigole ! Quand c'est l'Invalide belge à la bataille de Waterloo « Y a de quoi rire et s'amuser », comme dit le marchand de poil à gratter. Que voulez-vous de plus ? C'est ce que pense Clovis, infiniment plus drôle que celui de l'histoire, même quand il en est au vase de Soissons qu'il casse d'un coup de Francisque-

Sarcey. Son léger zézaïement, la mobilité de ses petits yeux de souris clignotants et l'agilité de ses doigts sont de simples effets qui atteignent à la grave cocasserie très particulière du camelot. On ne se divertit pas moins à voir quelques autres Vaunel, imitant leurs libres frères de la rue, qui vendent des cartes transparentes ou font le petit jeu franc et loyal.

Avec une accentuation vers le noir, nous avons le cortège lamentable des miséreux. Dufort traîne leurs loques. Ceux-là, hâves, déchaussés, gibiers de toutes les potences, formulent leurs griefs contre la société et parfois parviennent à donner l'impression de la chose vécue. Pourquoi le bouge, qui a ses Achilles, n'aurait-il pas ses Homères ? Seulement, tout est relatif.

Un soir, passage de l'Elysée des Beaux-Arts, sentier tortueux au sommet de la Butte, les premiers invités de M. Antoine eurent la surprise de voir et d'entendre, dans un acte de Villiers de l'Isle-Adam et surtout dans une scène de M. Oscar Méténier, un acteur dont la tête puissante, comme taillée à coups de hache par un bûcheron vigoureux, exprimait avec une vibration intense la violence sombre du vagabond et du forçat. La boule rasée de frais, une boule de guillotiné, sur un cou de taureau, la bouche



CAUDIEUX (*Petit Casino*)

sensuelle, la mâchoire avancée comme pour mordre, la voix rauque sinistrement, il nous fit passer un frisson dans la moelle. Il faisait un récit d'exécution et il était si truculent, si farouche, il montrait une volupté si âpre à souhaiter de descendre un bourgeois — un gras ! — que le froid du surin nous glaça les boyaux. Le nom de Mévisto — le sien — flamba dès lors dans les feuilles. Encore quelques créations au Théâtre-Libre empreintes d'un grand sentiment d'art, et les scènes de premier ordre se disputeraient ce tragédien, qui n'avait eu du Conservatoire que la rue et que nos bancs pour Maubant. Il s'appliqua à grandir, et s'ennuya dans des

tâches qui l'exilaient, le rapetissaient. Un jour, secouant sur le seuil des théâtres subventionnés la poussière des bottes — qu'il avait peut-être à son insu empruntées à Dumaine — il vint au café-concert. On lui fit fête, on le traita en monsieur qui faisait bien de l'honneur. Il eut des articles précurseurs, des affiches superbes de modernité, et son début à la Scala amena en foule de bons lettrés et de vrais artistes. Mévisto avait revêtu sa souquenille du Pierrot tragique, par la pantomime remis à la mode. Il disait de nobles vers de bons poètes, qu'il traduisait avec une puissance fascinatrice. Ces habitués, troublés dans leur digestion, étaient consternés. Cette vision de l'âme humaine qui souffrait, palpitait, versait des larmes rouges, c'était fâcheux, tout de suite comme ça après dîner. *L'amour s'amuse...* Il s'amuse ainsi cruellement, l'amour! Et c'étaient des cris, des sanglots, de la passion. Ibels, qui était là, voyait se succéder, pour les fixer d'un trait net et sombre, les rapides images de ce chemin de la croix des vrais amants. Mais l'oreille du public plus volontiers comprenait Maurel qui a perdu, ce garçon, de temps en temps, sa gigolette « A s'a fait chôper dans la rue! » Ça c'est clair, c'est précis, c'est connu et c'est rigolo. On y compare la môme à une blanquette de veau, ce qui est on ne peut plus tordant! L'autre fou, ivre de hausser son art, les essayait, ces Iliades du ruisseau, ces Odyssées du bouge. En s'attendrissant, il faisait défiler la théorie minable des désespérés, « tous ceux que trahit leur rêve »; les pauvres vieux Philémon et Baucis, qui meurent tout doucement, sans révolte, sur le talus, où ils tombent épuisés par un labeur trop long. Lamentables hères, traîne-besace ou traîne-lyre, éclopés de la vie, oubliés du banquet, c'étaient leurs sanglots et leurs cris qu'il s'efforçait de traduire, en le cadre ruisselant des ors frivoles où l'oisiveté pharisienne badaude, satisfaite et indifférente. Le diable soit de l'importun! Passe pour la silhouette du gueux si elle fait rire; mais voyez-vous celui-ci qui prend la chose au sérieux et vous chope aux tripes — quand le cœur est trop loin — pour vous intéresser à quelque sans-avoir qui souffre et piaille!

Décidément, il gênait, cet artiste, composant son répertoire d'œuvres dignes, demandées à de vrais écrivains, à de vrais poètes, et c'était un soulagement quand apparaissait Caudieux, gras à lard, replet, belle nature et riche panse à laquelle il pense et qui conduit la ronde des boulotteurs: « *Nous mettons notre gloire — à bien manger, bien boire. — Car le plus beau métier, C'est de boustifaiiller!* » Ça, ça ravigote. Au moins, celui-là a « bouloché » et, Dieu merci, il ne vous cherche pas noise au moment où vous digérez. D'ailleurs, excellent patriote. Il ne quitterait pas le public sans lui jurer la main sur le cœur — et chapeau bas — que « les boulotteurs suivront les trois couleurs ». Et encore, que « si la France appelait ses enfants, ils courraient à la victoire en chantant ce refrain: « *Une, deux, trois, zut! Une deux, trois, zut. Et tin tin tin, vive le quartier Latin!* » Dans la revue — ce sont choses qui se prophétisent — M. Caudieux aura l'honneur de saluer l'amiral Avellan.

Mais, c'est M. Marius Richard qui portera le toast. Car c'est M. Marius Richard qui a la spécialité des vins fins. Pas de petit bleu, fi! Il boit tous les grands crus de Bordeaux et de Bourgogne, épicurien discret, qui a charge de perpétuer, à peu près seul aujourd'hui, l'ode à Bacchus. Il a l'ivresse amoureuse et galante et, couronné des pampres du vieux Rocher de Cancale, il récite aux femmes les madrigaux qu'au fond du verre, depuis Anacréon, il est d'usage d'y trouver.

C'est une tradition pourtant qui s'en va que la chanson bachique, si fort en honneur chez nos aînés, quand la goguette s'ombrageait de treilles et que le vin, entre les repas, n'était point un breuvage suspect de vulgarité.

Grâces soient donc rendues au dernier troubadour d'Epicure, il n'est auprès de lui, rares fervents du vin, que des îlotes, ivrognes à trognes rubicondes, miteux, chassieux, baveux et trébuchants, qu'un hoquet pousse sur la scène et qu'on a l'inquiétude de voir s'épancher dans le trou du souffleur. Ceux-là sont le bon pochard, l'impérissable pochard! Pochard l'immortel! Ils restent la gaieté du peuple heureux



POLIN (Scala)

de leurs bégaiements de langue et de paroles, et qui ne se tient pas de joie de les voir si saouls que l'homme saoul l'est certainement moins. Et quand il est Bourguignon, le glorieux des *Pioupious d'Auvergne*, c'est particulièrement mémorable. C'est la ressource suprême du café-concert, que son poivreau titubant, larmoyant, sentimental et même socialiste. Le socialiste, c'est surtout Mathias, aussi perdu de vin que la bourrique à Robespierre, qui cherche à raisonner sur les affaires publiques et qui s'insurge, décidé à tout casser: « *Mon Dieu, faut que cette vie-là finisse... Aussi vrai que je suis socialiste!* » Il veut défoncer la cafetière des proprié-



Une Répétition aux Folies-Bergère
De la pantomime « Émilienne aux Quat'-z'-Arts », de MM. G. Courteline et Louis Marsolleau.

ANNA THIBAUD (*Eldorado*)

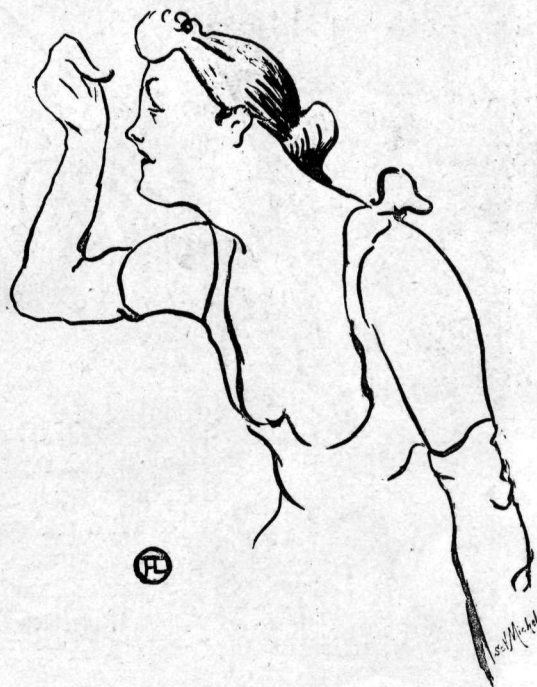
taires, donner des calottes aux banquiers, taper sur la poire des patrons ; aux concierges, qui refusent le cordon : « *Ran, des coups de ribouis dans le citron* ». Et lui-même, dans cette distribution, lui-même qui dépense sa galette en boisson : « *Tiens, mon salaud* » — il se donne un coup de poing — « *choque-moi ce marron !* » Et comme il songe que sa pauvre femme turbine, il court la rejoindre : « *Y faut, dit-il, qu'y casse la gueule aussi* ». C'est le comique des coups, vieux et résistant. Vadé l'exploitait déjà : « *Y a coups de pied, y a coups de poing, j'y cassis la gueule et la mâchoire* ».

Cette distribution de taloches nous réjouit toujours. Pour satisfaire ce goût qui commence dès l'enfance, quand nos angéliques trois ans sourient à toute beigne administrée à autrui, le concert, qui ne recule devant aucun sacrifice, corse son répertoire de clowns pansus, Anglais notoires, vêtus de complets en cheviotte quadrillés, coiffés de chapeaux minuscules et dont la mission est de s'administrer aussi froidement que possible toutes sortes de renforcements. Ils apportent à cet exercice un flegme olympien ou anglo-saxon très estimé. Le fâcheux, c'est la pauvreté d'un shéma, où les mêmes plaisanteries du robinet planté dans le ventre, des dents cassées qui tombent avec fracas et du débouchage de l'oreille, reviennent avec une monotonie désespérante. Il convient de voir dans la persistance de ces minstrels à se maintenir sur l'affiche des concerts d'été, une indication du programme de l'avenir où l'exhibition tiendra une place chèrement disputée à la chanson. Et peut-être une heure sonnera-t-elle où le café-concert sera un lieu nommé ainsi, parce qu'il ne s'y fera point de concert et qu'on n'y boira pas de café.

Le chanteur y viendra exploiter quelque laideur spéciale à la façon des nègres-musicaux, et M^{lle} Abdala y sera une étoile de première grandeur. Tout à « l'excentric comic ! » Cette jeune personne devance son siècle. L'avez-vous vue ? Il faut la voir. Elle est douée d'une maigreur paradoxale, de membres que feu Ducastel eût jaloués, et au concours des grimaces de *Notre-Dams-de-Paris*, elle n'aurait pas eu besoin, pour gagner le prix, de tricher comme Guillemette : son visage lui suffit. Elle s'est exercée à la folie dès qu'elle a eu l'âge de raison. Tout ce que rêvent les petites filles — oh ! les vilaines ! — qui tirent la langue, louchent, se fendent la bouche, s'agrandissent les paupières — toutes ces choses qui font pleurer la Sainte-Vierge — elle les a faites. Il en est résulté une créature qui est à la femme ce que la *Belle-Hélène* est au poème grec : une parodie cocasse. Elle a pris le contrepied de l'art féminin : elle met son charme à s'enlaidir. La caricature, dans la *Pauvre Angélique* qui a cassé sa bibi, la pauvre, qui a cassé sa bicyclette, est juste. Avec le jeu des lumières et des ombres, anguleuse et l'ossature accusée, parfois Abdala donne la sensation d'un Dauterive.

Elle ne fait que peu de sacrifices, elle exploite les plaisanteries de la création à son égard. Ainsi fit Chaillier quand il roula sa bosse. Et ainsi fait cette sphérique personne qui est M^{me} Bloch. Elle est avantagée d'excédents en largeur. Elle ne cherche pas à les dissimuler. Elle en convient, à la bonne franquette et toute ronde. On se plaît à lui donner un costume de général qui souligne pour la plus grande joie des spectateurs l'être d'exception qu'est cette jeune femme. Comme sa tournure lui suffit, son répertoire ne diffère en rien de ceux où puisent les différentes demoiselles de bonne volonté qui cherchent à savoir : « Qui qu'a vu Coco dans le Trocadéro ».

Elles ont des façons de s'en informer tout à fait inattendues. D'aucunes viennent en gentleman, habit rouge et culotte blanche extrêmement collante. Elles sont blondes d'ordinaire, fardées et pâles comme la mort. Leur bouche saigne dans le plâtre du visage et leurs yeux cruels ont des lueurs félines. Il était inévitable que l'androgynisme escaladât, équi-

PAULA BRÉBION (*Scala*)



LA 'LOÏE FULLER (Folies-Bergère)

voque, derrière les folles de leur corps, la scène du concert. « Elles y sont inquiétantes, agressives et mauvaises langues », a dit une femme.

Et le froid qu'elles font rappelle vers n'importe quoi qui soit franc, et déride, fût-ce même la grossière ordure, car l'un des sujets de gaieté, c'est le dévoiement. Il est inimaginable comme les poètes de ces lieux s'appesantissent sur nos misères d'entrailles. Les plaisanteries scatologiques sont toujours, parmi eux, en odeur de sainteté. Et tel chanteur volontiers insère dans sa romance un couplet à cette intention : « Ça porte bonheur », dit-il. Et le fait est qu'il n'est rien de plus sûr pour mettre en joie le spectateur. Nos pères riaient de même.

La manche de Jeannot — comme le cou-teau de même — est inusable. Elle s'adapte à l'habit de nos comiques de concert : à l'habit à la bonne franquette de Plébins, qui a quitté sa chique et qui dit, avec le *Vase*, la douleur des constipations opiniâtres et qui explique que dans un grenier l'on est bien à vingt ans, parce que l'on a porté à portée le réduit intime et qui donne d'une façon que vous devinez le *la* aux chanteuses. Elle s'adapte à l'habit de coupe surannée de Maurel faisant ses confidences sur le gaz de la Compagnie, sur le récipient qu'il offre à sa bergère. Elle convient à la redingote à la pocharde de Bourgès ; en ses *enseignes*, il se garde d'omettre ce trait farce. Caudieu, fidèle à des costumes moins extravagants, explique que s'il vient quelque chose de ce vent-là... Enfin, tous, jusqu'à Bruant, qui fait dire à son philosophe du pavé, libre de ses actes : « *T'es dans la rue, va t'es chez toi !* »

Vous entendez par là s'il se fait une effroyable consommation de haricots. Le nom de ce légume jouit de la propriété de fendre les bouches du large rire de Sulbac et de secouer les bedaines. Sur un programme qui comporte vingt numéros, la scatologie — du côté des hommes — nous révèle des désordres intestinaux très graves.

N'en doutez point, ils nous confient l'état de leurs digestions avec une insistance du plus par-

fait mauvais goût. Ils tiennent qu'il nous est agréable de connaître les secrets de leur table de nuit, leur passion des farineux, les purges qu'ils viennent de prendre ou le clystère qui les attend. A la vérité, on ne le leur reproche point. Le feraient-ils si la sympathie ne répondait pas à cet

étalage de nos petites sujétions humaines. Ils savent qu'on rit s'ils abordent ces facéties roulant sur les pires et ores matières ; ils en usent jusqu'à satiété. Et l'expression ne fut jamais moins impropre, si elle signifie jusqu'au dégoût.

« Quoi que ça fait pourvu qu'on rigole » dit en son incommensurable niaiserie le tourlourou guindé, gauche, emprunté, Pangloss sans raisonnement, qui prend la vie comme elle vient, à la guerre comme à la guerre. Il n'a pas à se mettre en frais pour être ridicule, le Gouvernement a fait l'essen-

tiel : la veste brève sur le pantalon informe, le képi à l'ordonnance, les godillots et la tondeuse ; c'est déjà irrésistible. Quand cette petite tenue se complique des gants blancs du dimanche, Boquillon, sentimental et vaporeux, est, rien qu'à paraître, sûr de l'effet. Ouvrard en a esquissé un pantin à ressorts compliqués, dont les doigts sont doués d'une curieuse puissance de raisonnement. C'est un chercheur de tics mécaniquement réglés que M. Ouvrard ; il a renouvelé la ronde campagnarde : « *Hé, allez donc, digue donc, digue daine ; hé allez donc, diguedaine et diguedon.* » Mais M. Polin, qui procède de lui, est passé à l'état de coqueluche.

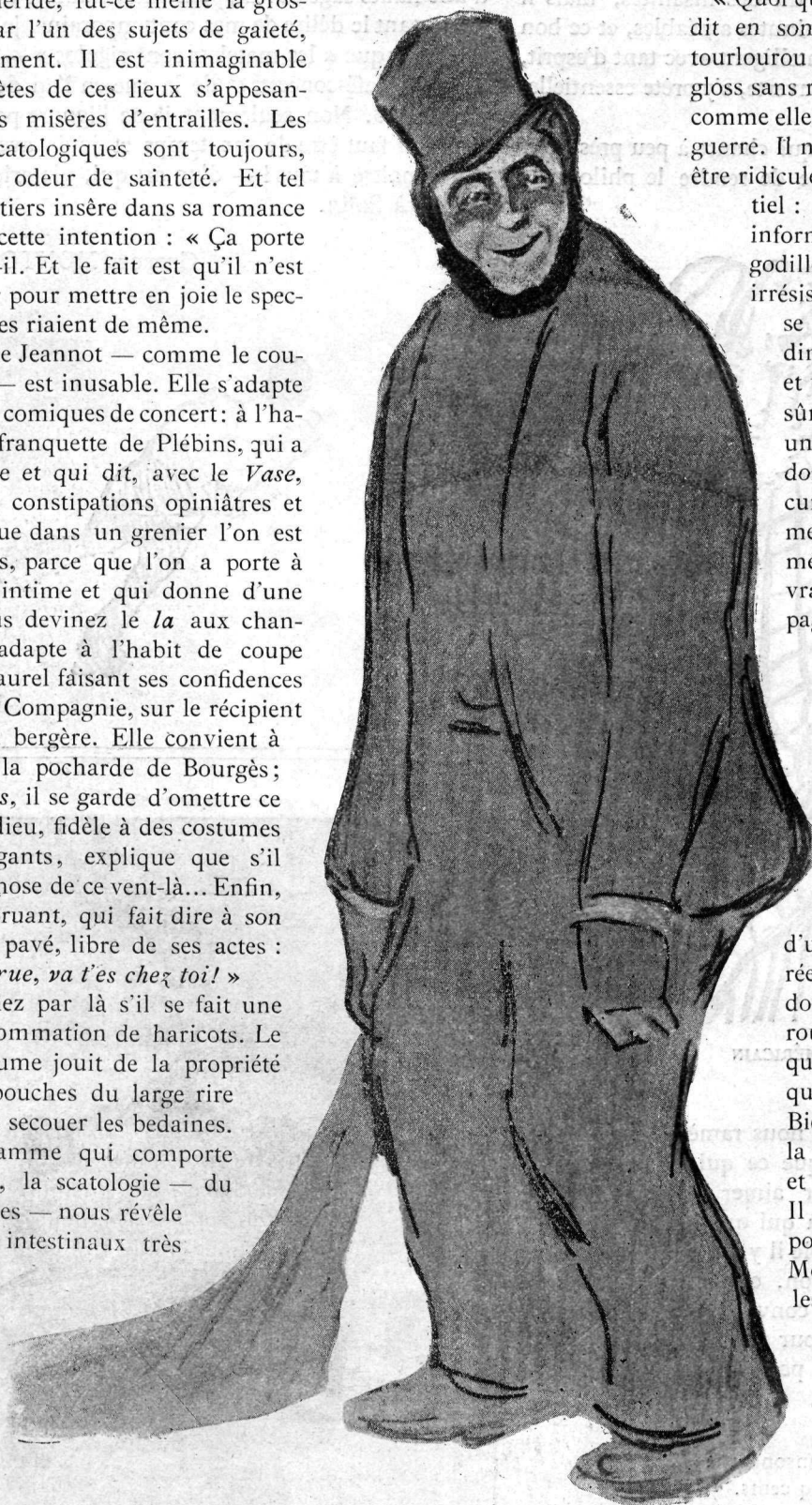
Voir Polin, entendre Polin, car l'un et l'autre, à la fois, sont nécessaires, c'est l'une des distractions favorites de nos contemporains. Polin, d'un naturel parfait, doué d'une bonne face toute ronde, éclairée d'un feu intérieur paisible et doux, s'imagina d'être le tourlourou déjà connu, le naïf troupiier que nous aimons pour sa bêtise, qui est un monument national. Bien lui en prit. Il est célèbre, il a la vedette de feu sur le boulevard et la forte somme comme cachet. Il est roi du concert. Tout Paris pour Polin a les yeux de la grosse Mélie. Pourquoi, au juste ? Ce sont les secrets de la popularité. Comme dirait Polin :

H. f. Helg

*C'est ogival
Et transversal,
Collatéral,
Cucurbital,
Continental,
Imbécinal,
Phénoménal,*

Pyramidal, — Tergiversal. — Moutardinal...

A cause du genre... comprenez peut-être... Le militaire... Honneur, patrie... J'vais pas plus loin... ça vous ferait mal. Et voilà, au total, de quoi est fait ce talent génial !... J'ai



BOURGÈS (Scala)

tâché à rendre, en son style, l'art particulier de ce souverain de l'heure présente. Il charme. On ne discute point l'amour, on le subit. Il est là, on l'écoute, on le regarde, on se pâme. Les maux sont oubliés et aussi les trahisons et les querelles. Je crois bien qu'il dit des insanités, mais il n'est que de passer quelques minutes agréables, et ce bon gros garçon, dont on raffole, inintelligent avec tant d'esprit, timide et la bouche toujours ouverte, s'y prête essentiellement.

Polin, glorieux entre tous et qui chante à peu près pour ne rien dire, ne se souciant que de rendre le philosophe

image, vous entendez que ça fait la rue Michel... le compte. Daumier, qui se peut évoquer à propos d'une œuvre née de la collaboration de Toulouse-Lautrec et d'Ibels, faisait son credo de cette devise : « Il faut être de son temps. » C'est d'une haute sagesse ! Et, pour mon humble cas, j'avoue que, partageant le délire de mes contemporains, je m'en voudrais d'ignorer que « les matelots sont rigolos » — cette *Marseillaise* du café-concert et de la rue en l'an de grâce francorusse 1893. Non seulement je ne l'ignore point, mais je la goûte. Il faut être de son temps et jouir avec le peuple — notre maître à tous ! — d'un art qui, victorieux, oscille de Paulus à Polin.

GEORGES MONTORGUEIL.



CHANTEUR AMÉRICAIN



indémontable qu'est le soldat, nous ramène à la pensée, énoncée plus haut, qu'il n'est que ce qui plaît et que l'on a peut-être le droit de pouvoir aimer ce qu'on aime le mieux sans en rendre compte à qui que ce soit, fût-ce à soi-même. Qu'autant que possible il y ait trace d'esprit ou de littérature dans une chanson, cela peut-être ne nuit point : Thérèse n'en voulait pas convenir, mais M. Mévisto le pense et Yvette le prouve. Pour Claudieux, il vous dira que l'on peut parfaitement s'en passer, et ce sera évidemment l'opinion de M. Polin.

Pour faire une chansonnette,
Faut pas peser cinq cents.
On écrit n'importe quoi,
Ça fait la rue Michel.

Je ne vous dirai pas que j'ai trouvé cette définition de la chanson dans l'*Art poétique* de Boileau, mais elle se proclame sous la caution de M. Garnier, fournisseur heureux de nos établissements chantants. Les interprètes s'en contentent, le public aussi, et ça fait la rue Michel. Par cette



LA BARONNE DE RAHDEN (*Folies-Bergère*)

L'ÉCHO DE PARIS

DIRECTEUR : VALENTIN SIMOND

PUBLIE

TRENTE ET UNE CHRONIQUES ET CONTES INÉDITS
PAR SEMAINE

DE MM.

Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet,
François Coppée, Armand Silvestre
Catulle Mendès, Aurélien Scholl,
Octave Mirbeau, Anatole France, Paul Bourget,
Paul Arène, Nestor (Henry Fouquier),
Caliban, Henry Bauër, Séverine,
Francisque Sarcey, Edmond Lepelletier,
Colomba, Paul Margueritte, Montjoyeux,
Raoul Toché, Jean Lorrain, Jean Reibrach,
Maxime Boucheron, Graindorge,
Georges Courteline,
Gavroche, Raitif de la Bretonne,
Violette, Marcel Schwob, Jean de la Butte,
Tabar, Auguste Germain,
Henri Gauthiers-Villars, Willy,
Charles Foley, A. Boutique, G. d'Outremont,
Comtesse de Vénasques, Dr L. Reg, etc.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION, Jules Rosati. — ÉCHOS
ET NOUVELLES, *Le Nain Jaune*. — CRITIQUE THÉA-
TRALE, *Henry Bauër*. — CRITIQUE D'ART, *Armand
Silvestre*. — CHRONIQUE DES LIVRES, *Edmond Lepel-
letier*. — LA POLITIQUE, *Pertinax*. — L'EXTÉRIEUR,
A. Saissy. — CAUSERIE PARLEMENTAIRE, *Un Monsieur
de l'Hémicycle*. — REVUE DES JOURNAUX DU MATIN,
Lector. — INFORMATIONS PARLEMENTAIRES, *E. Mai-
resse, Bertol-Graivil*. — NOUVELLES MILITAIRES, *Paul
Renard*. — CHRONIQUES MILITAIRES, *G. d'Outremont*.
— TRIBUNAUX, *Edgard Troimaux*. — FAITS DIVERS,
Maurice Rogier. — LA GRANDE ACTUALITÉ, *Robert
Charvay, Ch. Formentin, G. Stiegler, Edouard
Conte, etc.* — CHRONIQUE MONDAINE, *Violette*.
— CARNET MONDAIN, *Fronsac*. — LA MODE, *Comtesse
de Vénasques*. — NOTES SUR L'ART, *A. Georget*. —
CAUSERIE FINANCIÈRE, *Jacques Profit*. — CHRONIQUE
MÉDICALE, *Dr L. Reg*. — REVUE FONCIÈRE, *G. Pas-
quier*. — COURRIER DES THÉÂTRES, *Capitaine Fra-
casse*. — JOURNÉE ET SOIRÉE PARISIENNES, *Monsieur
Tout-le-Monde*. — RÉCRÉATIONS INTELLECTUELLES,
Pic de Brasero. — LE SPORT, *Jeannot*. — EN PLEIN
AIR (CYCLING et SPORT ATHLÉTIQUE), *Pierre Lafitte*.
— YACHTING, *Capitaine Némé*. — LA PETITE COR-
RESPONDANCE, *Business*.

Tous les samedis

LA SEMAINE COMIQUE ILLUSTRÉE

Par FORAIN

ROMANS INÉDITS DE MM.

Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet, François Coppée, Anatole France, Paul Bourget, Catulle Mendès,
Octave Mirbeau, Armand Silvestre, J.-K. Huysmans, Hector Malot, Marcel Prévost,
Maurice Barrès, Henry Bauër, Jean Reibrach, Montjoyeux, Georges Courteline, Alfred Capus,
Henry Rabusson, Abel Hermant, etc., etc.

PARIS et SEINE-ET-OISE : CINQ Centimes le Numéro

ABONNEMENTS :

PARIS : Trois mois, 6 fr. ; Six mois, 12 fr. ; Un an, 24 fr. — DÉPARTEMENTS : Trois mois, 10 fr. ; Six mois, 20 fr. ; Un an, 40 fr.

A LA PLACE CLICHY PARIS

Et les concerts arabes !

Je m'étonne que cette féerique Exposition de l'Art Musulman, qui ferme en ce moment ses portes, ne nous en ait produit aucun. Non pas la danse parisienne du ventre, mais, avec la même monotone musique, celle de *ghaouazy*, semblables à des prêtresses.

Est-ce crainte des exhibitions ? La seule permise a, cependant, eu un succès fou. Je veux parler de ces femmes d'Ouchac que les **Magasins de la Place Clichy** ont fait venir d'un de leurs ateliers d'Asie Mineure et qui fabriquent, en plein Palais de l'Industrie, d'authentiques tapis d'Orient. Il faut les voir, en costume national, faisant voltiger leurs doigts le long du métier, courant des pelotes à l'ouvrage, cassant, nouant, serrant les nœuds, coupant la laine.

Encore une exposition qui s'en va ! Demain, nous n'aurons que le souvenir de ces salles majestueusement tendues à l'Orientale, vrai palais des Mille et une Nuits, où, durant quelques semaines, nous avons

contemplé les plus étonnantes merveilles des pays musulmans. Adieu à toutes ces belles choses, panneaux de vieilles broderies

persanes, meubles en moucharaby de l'Égypte ou de la Syrie tout incrustés de nacre, armes damasquinées, armures farouches et ces tapis soyeux du Thibet dont le goût sûr de la Parisienne a consacré l'immense vogue.

Si on les mettait aux enchères, quel prix fabuleux on tirerait de toutes ces richesses !...

Et c'est comme soldes, au contraire, avec des rabais étonnants, que, dans son grand hall de la rue de Saint-Petersbourg, les **Magasins de la Place Clichy** vont mettre en vente, le 11 décembre, avec tout l'amorcellement des sièges et des tapis qui ont servi à la décoration de l'Exposition, les numéros de cette unique



collection dont ils nous ont rendu jaloux. La Place Clichy ne conserve rien ; elle cède tout au public : jamais pareille occasion ne s'est présentée pour les amateurs d'ajouter à leurs étagères ou à leurs galeries quelque grande œuvre d'art ou de simples bibelots. Ajoutons, pour être complets, que le même jour, ces Magasins mettront en vente de superbes lots de **tapis français** dont ils viennent tout exprès de faire l'acquisition.

Trouverez-vous, Messieurs, à faire à cette époque un cadeau plus utile et plus beau ? Désirez-vous, Mesdames, pour vos salons, vos boudoirs et ce nid charmant qu'est votre chambre à coucher, des ornements plus luxueux et qui soient plus de saison. Et ce n'est pas seulement au Tout-Paris que sont offertes ces occasions uniques, mais à tous les vrais amateurs, à toutes les vraies élégantes de France, de Navarre et des pays amis. A La Place Clichy, les achats de province ne sont pas différents des achats de Paris : aussi le service des expéditions prend-il, chaque jour, une extension plus grande. Seule, peut-être, entre toutes, cette Maison envoie les **Tapis franco de port** ; est-il rien de plus pratique et de mieux fait pour propager en province le succès inouï qu'elle s'est acquis par sa brillante spécialité. C'est que La Place Clichy veut, par des prix très bas et par les facilités qu'elle donne, répandre, dans la plus modeste de nos villes, non seulement le bien-être, mais aussi la fine élégance, le luxe tant recherché des salons parisiens.

LUNDI
ONZE
DECEMBRE

GRANDE
MISE EN VENTE
DES
TAPIS BRODERIES
etc...
COLLECTIONS
AYANT FIGURÉ À
L'EXPOSITION
D'ART
MUSULMAN



A LA
MÉNAGÈRE

Grande Exposition d'Articles d'Étrennes, Livres

JOUETS

Français et Russes

AUX PHARES DE LA BASTILLE

5 et 7, Place de la Bastille * PARIS * Place de la Bastille, 5 et 7

HABILLEMENTS POUR HOMMES ET ENFANTS

FIN DE SAISON

RABAIS CONSIDÉRABLES SUR TOUTES LES MARCHANDISES

OCCASIONS REMARQUABLES

A tous les Rayons

LE MAGNIFIQUE CALENDRIER EST OFFERT A TOUT ACHETEUR

Envoi FRANCO sur demande du CATALOGUE ILLUSTRÉ